

LA Marche ascendante

PARTI DEMOCRATE.

Au milieu du mouvement patriotique et démocratique qui se manifeste en ce moment, parmi nous, et des quelques petites passions égarées qui s'agitent...

Le raisonnement est bien simple. Au moment où l'on devait le moins s'y attendre, il s'est produit une faction qui n'avait aucune raison d'être, une opposition qui ne pouvait que nuire au succès du parti.

De là, une surprise qui a péniblement affecté le public. Devant ce danger inattendu, les rangs se sont serrés et l'on s'est lancé dans la lutte avec plus d'ardeur qu'auparavant.

Voyez ce qui se passe: les meetings succèdent aux meetings et partout ils sont suivis avec empressement par la foule; partout il se manifeste un enthousiasme qui ne fait que croître avec le temps.

Malgré les prédictions des faux prophètes, le succès ne va qu'en grandissant. Au meeting de jeudi soir, dans le 10e ward, au coin des rues Camp et St. André, il y avait près de 2000 personnes; à celui d'hier soir, dans le 9e ward, au fond du troisième district, Place McCarty, on comptait au moins 1800 patriotes acclamant le candidat de la démocratie à la mairie de la Nouvelle-Orléans.

Il n'y a plus de doute à entretenir à cet égard; toutes les hésitations ont cessé; tous les esprits sont convaincus; la victoire du parti est complète.

Le branle est donné, le mouvement est imprimé, la route est toute tracée, aplaniée; il n'y a plus qu'à la suivre. On a pu croire un moment, à une lutte assez sérieuse; on en sera quitte pour la peur. Ou à beau dire et beau faire, la démocratie, la vraie démocratie, restera toujours maîtresse du champ de bataille à la Nouvelle-Orléans.

Guerre ou Paix

Le conseil de cabinet qui vient de se tenir à Downing street et auquel ont pris part tous les ministres de la couronne, sauf lord Cross, de service auprès de la reine, à Balmoral, est à lui seul un indice de la plus grande perturbation.

Une fois le Parlement ajourné vers le milieu d'août, après six mois de session, ce n'est point la coutume pour le cabinet de se réunir avant le mois de novembre pour commencer à préparer le programme législatif de l'année prochaine. Il a fallu, dit le Temps, une nécessité de premier ordre et de la plus extrême urgence pour rappeler à Londres, au plus beau moment de la saison de chasse d'automne, des hommes d'Etat qui ne sont pas — sauf quelques exceptions — des politiciens de profession, mais des grands seigneurs ou des gentilhommes campagnards passionnés pour les exercices et les plaisirs ruraux.

C'est qu'en effet il ne s'agit de rien moins que de prendre à l'égard du Transvaal une décision

qui peut équivaloir à une déclaration de guerre. En fait, pour autant que nous sommes renseignés sur l'état de ce conseil historique c'est bien un ultimatum qui y a été adopté.

M. Chamberlain peut se vanter d'avoir atteint l'une tout au moins de ses fins. A force de manœuvrer, il a réussi à entraîner malgré eux son chef et ses collègues à leur arracher une déclaration qui peut déclencher une guerre dont aucun d'eux ne voulait et probablement ne veut encore. La mort dans l'âme, comme tous les hommes faibles qui se laissent imposer des actes violents par des politiques sans scrupules, les ministres de Sa Majesté britannique ont adopté les termes d'une communication au Transvaal à laquelle il semble bien difficile que cet Etat puisse donner sans réserve et sans retard une réponse favorable.

L'ultimatum expédié à Pretoria somme le président Krüger de dire, dans un bref délai, si, oui ou non, il consent à accéder aux conditions de la naturalisation et des droits politiques après cinq ans de domicile et à participer à une conférence destinée à examiner ce litige et les autres questions pendantes. Ni l'un ni l'autre de ces points n'est de nature, en soi, à provoquer une réponse négative de la part du Transvaal. Il n'y a pas quinze jours que le président Krüger a publiquement offert à M. Chamberlain les cinq ans demandés à Bloemfontein par sir Alfred Milner, avec en plus, l'application immédiate du nouveau régime. Quant à la conférence, le président n'a pas plus de raisons pour la décliner aujourd'hui que naguère celle de Bloemfontein.

Il y aurait donc lieu d'espérer une solution pacifique si certains éléments d'incertitude ne venaient compliquer le problème. A Pretoria on redoute que la conférence ne soit un prétexte pour aborder de front toutes les questions et ravir par un détournement son autonomie au Transvaal. Le langage de la presse anglaise, Times en tête, justifie ces appréhensions. Ces organes soutiennent que le minimum de Bloemfontein ne saurait plus être envisagé comme satisfaisant et qu'il y a lieu de trancher d'un coup toutes les difficultés et d'établir à tout jamais la suprématie souveraine (paramount) de la Grande-Bretagne en Afrique australe.

Le Transvaal a commis la faute de soulever incidemment la question de suzeraineté et il a prêté le flanc par là aux suspects habiletés de son ennemi. Pour tout homme impartial il est évident que la substitution de la convention de 1884 à celle de 1881 a supprimé l'idée même et le mot de suzeraineté. La convention de 1881 contenait ce terme. Elle stipulait que le Transvaal serait représenté au dehors et aurait sa politique étrangère dirigée par l'Angleterre et que celle-ci conserverait un droit de parcours militaire sur son territoire. Tout cela a disparu et il faut beaucoup de mauvaise foi pour prétendre que le seul droit réservé à l'Angleterre de ratifier les traités du Transvaal avec tout autre Etat que l'Orange constitue au même titre une suzeraineté.

Toutefois, les mots n'ont pas de valeur et il a été maladroit de fournir une diversion à M. Chamberlain. D'autre part, l'élément de tension grandit et menace de devenir intolérable. A Johannesburg, les fauteurs du ride de Jameson et de l'agitation actuelle s'enfuient en masse et organisent l'exode des uitlanders et la suspension du travail.

Quant aux Boers, ils commencent à s'émeouvoir des mouve-

ments de troupes sur leurs frontières. Le Raad a été le théâtre d'un débat passionné où l'on a respiré l'odeur de la poudre, malgré les appels à la prudence du président Krüger. Celui-ci a cru devoir interroger le haut commandement, sir Alfred Milner, sur les concentrations de troupes à la frontière. Sir Alfred Milner a répondu qu'elles étaient commandées par les intérêts de l'empire britannique. Il est curieux que les mêmes chauvins qui ont dénoncé les pauvres préparatifs de défense du Transvaal affectent de voir une offense dans cette question si naturelle.

S'il était besoin de justifier les alarmes des Boers, du reste restés à vendre chèrement leur indépendance, il suffirait de relever les mouvements vraiment immenses que préparent les chefs militaires anglais tant aux Indes que dans le Royaume-Uni.

Avec les 25,000 hommes que l'Angleterre a déjà dans l'Afrique australe, elle disposera d'une armée presque plus nombreuse que la population du Transvaal. Elle peut compter de plus comme au temps des guerres du Canada sur les Iroquois — sur les Sonazis. Elle aura contre elle les Boers du Transvaal, ceux de l'Etat libre d'Orange, les ardeurs sympathiques des Afrikaners du Cap pour leurs frères, le sentiment du monde civilisé.

L'EXPOSITION ET LE BUDGET MUNICIPAL.

Des Décrets.

La future Exposition universelle procurera-t-elle, comme les précédentes, un supplément de recettes au budget de la Ville de Paris, qui en a tant besoin? On l'ignore. Mais on sait que ces recettes hypothétiques sont déjà escomptées. Pour faire face aux dépenses votées par le Conseil municipal, le préfet de la Seine a été obligé de faire entrer en ligne de compte, dans son projet de budget de 1900, une somme de 15 millions représentant les allocations plus-values de l'Exposition. Nos prévoyants, écrit mélancoliquement M. de Seives, attendaient que ces ressources exceptionnelles soient réalisées pour en régler l'affactation, tandis que, nous, nous sommes obligés de faire état de ces plus-values avant qu'elles soient nées. C'est ce que l'on appelle manger son blé en herbe.

Dans ce total de 15 millions de plus-values problématiques, l'octroi figure pour 9,500,000 fr. L'expérience prouve que chaque exposition exerce une influence bienfaisante sur les produits de l'octroi. L'Exposition de 1889 a rapporté de ce chef un bon de 9 millions. Les évaluations de l'Administration ne paraissent donc pas exagérées. Quant aux 5,500,000 fr. formant le complément des 15 millions indispensables à l'équilibre budgétaire, on compte sur la plus-value des recettes du gaz, de la taxe sur les voitures publiques et sur les bénéfices que réalisera peut-être le premier tronçon du Métropolitain. A tous les points de vue, nous souhaitons sincèrement que ces heureuses perspectives se réalisent; mais, encore une fois, n'est-ce pas le dernier mot de l'imprévoyance que de faire état de plus-values à notre profit pour couvrir des dépenses déjà faites?

Cela est d'autant plus téméraire que, quoi qu'il arrive, les dépenses resteront à l'état permanent dans le budget municipal. En admettant même que les 15 millions demandés à l'Exposition rentrent docilement dans les caisses municipales, cela n'aura pas de lendemain. On ne fait pas, tous les jours, des Expositions, et quand il faudra équilibrer le budget de l'an 1901, on ne trouvera en présence d'un déficit de 15 millions. Et ce déficit sera d'autant plus difficile à combler qu'à la suite de chaque Exposition se produit toujours un affaissement dans les recettes de l'octroi. Grâce aux préparatifs de l'Exposition, grâce à la prodigieuse quantité de matériaux entrés dans Paris; grâce à l'armée de travailleurs accourus de tous les points de l'horizon, les recettes de l'octroi ont été exceptionnellement abondantes en 1898 et 1899. C'est ce qui a permis au Conseil municipal de se livrer aux prodigalités les plus extravagantes. Mais tout cela n'a qu'un temps. Comment s'y prendra le Conseil municipal pour équilibrer un budget démesurément grossi avec des ressources forcément réduites? Cette perspective, qui préoccupe si justement le préfet de la Seine, ne paraît pas effrayer le Conseil municipal. A l'heure actuelle, on se contente d'escompter des plus-values aléatoires. Quand ces plus-values, qui ne reviennent que tous les dix ans, seront réalisées et absorbées, il faudra bien recourir au contribuable, qui, lui, est toujours là pour payer. C'est ainsi que cette plus-value éphémère de 15 millions, qui disparaîtra avec l'Exposition, se traduira par une augmentation d'impôts qui, eux, pèseront éternellement sur le malheureux contribuable.

A toute sorte de coq à l'âne, le comprendrait aisément. L'auteur s'en est parfaitement rendu compte. C'est pour cela précisément qu'il en a fait le sujet d'une comédie qui fourmille de scènes drôlatiques, qui provoquent le rire et lui ont fait un succès tout à fait exceptionnel. Tout le monde verra dans la pièce rien que pour se rendre compte des prodiges qu'il a employés pour enlever son public et arriver au succès prodigieux qu'il a obtenu dans les deux mondes.

Ajoutez à cela que la pièce est interprétée par des artistes de valeur réelle, tels que W. A. Sloan, amusant au possible, dans son rôle d'homme qui a un accent allemand inimitable, et Miss Jeanne Merrills qui, dans certaines scènes et certains couplets, enlève totalement les applaudissements de la salle. Un dernier mot pour donner au public une idée de la pièce. L'élément féminin y domine, et c'est ce qui en fait le succès.

WEST END.

Le brillant orchestre qui dirige le professeur Paolotti donne ce soir un dernier concert au West End.

Il y aura foule, naturellement, d'autant plus qu'à l'addition d'une musique ravissante viendront s'ajouter les fantaisies de Mlle Kittie Leslie et de M. Bazile et Bell, sans compter les vues du vitagraphe dont la popularité est plus grande que jamais.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Reouverture - Eugénie Blair

Un double événement, ce soir, dans le quartier américain. 1o. la réouverture du Théâtre Tulane; 2o. la première réapparition d'Eugénie Blair, dans une des pièces qui ont le plus puissamment contribué à associer sa réputation à "The Lady of Quality". Dans une pareille pièce, il ne suffit pas d'avoir un certain talent; il faut avoir des costumes de premier ordre, des toilettes aussi brillantes que de bon goût. C'est en cela surtout qu'excellait Eugénie Blair. Ses toilettes, elle les a commandées elle-même, et elle a, à un degré, l'art de les porter et de les faire valoir.

Eugénie Blair est, sans contredit, une des artistes américaines les plus admirées à la Nouvelle-Orléans, mais, dans aucune pièce, elle n'a fait autant d'effet ou n'a provoqué autant de bravos que dans "A Lady of Quality". Il y aura foule, ce soir, au théâtre Tulane pour assister à la réouverture de ce théâtre et à la première réapparition d'Eugénie Blair.

CRESCENT THEATRE.

"La Demoiselle du Téléphone" est une pièce extrêmement amusante. Le titre seul l'indique. Quiconque a fait quelque usage de cet instrument, très intéressant à coup sûr, mais se prêtant admirablement

à toute sorte de coq à l'âne, le comprendrait aisément. L'auteur s'en est parfaitement rendu compte. C'est pour cela précisément qu'il en a fait le sujet d'une comédie qui fourmille de scènes drôlatiques, qui provoquent le rire et lui ont fait un succès tout à fait exceptionnel. Tout le monde verra dans la pièce rien que pour se rendre compte des prodiges qu'il a employés pour enlever son public et arriver au succès prodigieux qu'il a obtenu dans les deux mondes.

Ajoutez à cela que la pièce est interprétée par des artistes de valeur réelle, tels que W. A. Sloan, amusant au possible, dans son rôle d'homme qui a un accent allemand inimitable, et Miss Jeanne Merrills qui, dans certaines scènes et certains couplets, enlève totalement les applaudissements de la salle. Un dernier mot pour donner au public une idée de la pièce. L'élément féminin y domine, et c'est ce qui en fait le succès.

WEST END.

Le brillant orchestre qui dirige le professeur Paolotti donne ce soir un dernier concert au West End.

Il y aura foule, naturellement, d'autant plus qu'à l'addition d'une musique ravissante viendront s'ajouter les fantaisies de Mlle Kittie Leslie et de M. Bazile et Bell, sans compter les vues du vitagraphe dont la popularité est plus grande que jamais.

AMUSEMENTS.

THEATRE TULANE.

Reouverture - Eugénie Blair

Un double événement, ce soir, dans le quartier américain. 1o. la réouverture du Théâtre Tulane; 2o. la première réapparition d'Eugénie Blair, dans une des pièces qui ont le plus puissamment contribué à associer sa réputation à "The Lady of Quality". Dans une pareille pièce, il ne suffit pas d'avoir un certain talent; il faut avoir des costumes de premier ordre, des toilettes aussi brillantes que de bon goût. C'est en cela surtout qu'excellait Eugénie Blair. Ses toilettes, elle les a commandées elle-même, et elle a, à un degré, l'art de les porter et de les faire valoir.

Eugénie Blair est, sans contredit, une des artistes américaines les plus admirées à la Nouvelle-Orléans, mais, dans aucune pièce, elle n'a fait autant d'effet ou n'a provoqué autant de bravos que dans "A Lady of Quality". Il y aura foule, ce soir, au théâtre Tulane pour assister à la réouverture de ce théâtre et à la première réapparition d'Eugénie Blair.

CRESCENT THEATRE.

"La Demoiselle du Téléphone" est une pièce extrêmement amusante. Le titre seul l'indique. Quiconque a fait quelque usage de cet instrument, très intéressant à coup sûr, mais se prêtant admirablement

à toute sorte de coq à l'âne, le comprendrait aisément. L'auteur s'en est parfaitement rendu compte. C'est pour cela précisément qu'il en a fait le sujet d'une comédie qui fourmille de scènes drôlatiques, qui provoquent le rire et lui ont fait un succès tout à fait exceptionnel. Tout le monde verra dans la pièce rien que pour se rendre compte des prodiges qu'il a employés pour enlever son public et arriver au succès prodigieux qu'il a obtenu dans les deux mondes.

Ajoutez à cela que la pièce est interprétée par des artistes de valeur réelle, tels que W. A. Sloan, amusant au possible, dans son rôle d'homme qui a un accent allemand inimitable, et Miss Jeanne Merrills qui, dans certaines scènes et certains couplets, enlève totalement les applaudissements de la salle. Un dernier mot pour donner au public une idée de la pièce. L'élément féminin y domine, et c'est ce qui en fait le succès.

Consul américain exonéré.

Washington, 23 septembre. — Les autorités du département d'Etat ont fait une enquête sur les accusations d'espionnage pour le compte du gouvernement allemand portées contre M. Florschutz, vice-consul des Etats-Unis à Cobourg, Allemagne, et ont acquis la conviction que ces accusations n'étaient pas fondées.

Immédiatement après la publication d'une histoire racontée par un nommé Bentheim, d'Atlanta, d'après laquelle Florschutz avait, sous le couvert de ses fonctions, conduit d'importantes opérations d'espionnage du ministère de la guerre français, les autorités de Washington ont envoyé une copie de cette publication au consul des Etats-Unis à Cobourg, avec l'instruction de procéder à une enquête.

Dans sa réponse, le consul dit qu'il a fait une enquête complète et qu'il est prouvé que les accusations sont fausses.

En conséquence, le département d'Etat a abandonné l'affaire.

La protection des intérêts allemands au Venezuela.

Washington, 23 septembre. — A la suite de conférences entre le sous-secrétaire Hill, du département d'Etat, et le docteur Von Halbach, secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Washington, le gouvernement des Etats-Unis a consenti, d'une manière amicale, à veiller sur les intérêts de l'empire d'Allemagne dans le Venezuela durant la révolution, jusqu'à l'envoi d'un navire de guerre allemand.

Marchés divers.

Paris, 23 septembre. — La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 77 1/2 centimes.

Londres, 23 septembre. — Consolidés au comptant, 104 1/4; à terme 104 9/16.

Liverpool, 23 septembre. — Coton spot, demandes modérées; prix 116d plus haut. American middling fair 4 1/4d; good middling 3 15/16d; middling 3 11/16d; low middling 3 1/2d; good ordinary 3 5/16d; ordinary 3 1/8d.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,600 balles coton américain. Recettes 4100 balles, tout coton américain.

Futures — faciles à l'ouverture et irréguliers à la clôture. American middling l. m. c. septembre 3.35; octobre et novembre 3.34; décembre et janvier 3.32; février et mars 3.32; avril et mai 3.33; juin et juillet 3.34; juillet et août 3.35.

New York, 23 septembre. — Coton spot — calme, 3/16c plus haut à la clôture. Middling uplands 6 5/8; middling Gulf 6 7/8. Ventes 1094 balles.

New York, 23 septembre. — Futures fermes à la clôture. Septembre 627; octobre 629; novembre 633; décembre 642; janvier 617; février 650; mars 655; avril 659; mai 661 juin 663; juillet 665; août 666.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1899.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Charles Gayarré et ses œuvres.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra, une

médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvrant seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

TEMPERATURE

Du 23 septembre 1899.

Table with 4 columns: Direction, Force, Hauteur, Changement. Rows for various weather conditions.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 23 septembre 1899.

Table with 4 columns: Stations, Niveau au jour, Hauteur, Changement. Rows for various river stations.

PRONOSTIC

Il n'y aura pas de changement dans l'état de nos rivières dans ce district pendant deux ou trois jours.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départ de bateaux à vapeur DIMANCHE, 24 SEPTEMBRE 1899

Old Landing — NEW CAMELIAS à 1 h

en partance.

Je vais consulter la liste des passagers.

Au bout de quelques instants, le jeune homme reparaît dans son bureau.

— "La Champagne" est partie ce matin. Mme Vally en prenant hier n'importe quel train pouvait arriver à temps, puisque le dernier départ, celui de notre train transatlantique, a eu lieu cette nuit.

— Ah! c'est bien cela, murmura René attristé, elles ont dû s'embarquer sur "La Champagne".

— Je ne crois pas, fit le jeune employé, fouillant les listes qu'il tenait en main.

Il n'y a d'abord pas de Mme Vally parmi les passagers inscrits.

— Ce n'est pas une raison, dit avec accablement René, elle a pu changer de nom!

— Oui, mais il ne se trouve pas de dame accompagnée d'une jeune fille, d'une domestique, voire d'une gouvernante.

Tiens, voici ce que j'ai relevé: 19 — Une dame Tiktet, son fils, sa fille et deux domestiques; 20 — Une dame Borgeson avec son petit garçon;

21 — Deux dames et une jeune fille; enfin, plusieurs ménages d'indianais sans enfant et autres Yankés derrière lesquels la famille en question ne pourrait se dissimuler.

— Mais Mme Vally peut s'être

fait accompagner par un monsieur... quelconque.

— Tu as raison, mais sans deux cas, nous savons exactement quels sont les passagers.

Quant aux deux couples inconnus, il n'y a pas de jeune fille avec eux.

Crois-moi, cette dame n'est tout simplement rendue au bord de la mer, il ne manque pas de plages sur la ligne de l'Océan.

La saison des bains commence. Mme Vally profite du beau temps pour faire connaître à sa fille les plages à la mode.

René remercia son ami et ne s'éloigna qu'à demi consolé.

Il n'est pas de peine à faire le compte des économies qu'il avait pu rassembler depuis la maladie de sa sœur. Elles se montaient à quelques louis! Ces modestes ressources ne lui permettaient pas de pousser loin ses recherches sur la côte normande!

Comme il rentrait de son bureau pour déjeuner, sa mère l'avertit qu'un employé de chemin de fer l'attendait dans sa chambre.

Mme de Carol n'avait pas questionné le messager; d'abord René allait rentrer, et ensuite, sachant que son fils se trouvait lié avec plusieurs jeunes gens attachés à des Compagnies, elle avait cru que celui qui attendait devait être envoyé par l'un d'eux.

En pénétrant dans son petit logis, René se trouva face à face

avec un vieil homme d'équipe du P.-L.-M.

Celui-ci le salua respectueusement.

— Vous désirez, mon brave homme? demanda René, tout étonné, car il ne connaissait personne à la gare de Lyon.

— C'est bien monsieur René Dubreuil que j'ai l'honneur de voir? fit le bonhomme.

— Oui mon ami. Eh bien?

— Voilà la chose: j'ai depuis deux jours une petite commission à vous faire, mais impossible de quitter mon service, je n'avais pas de permission.

— Voyons vite cette commission!

— Comme je garnissais, les lampes du train 820 en partance pour Moret, une jolie, ah! mais jolie petite demoiselle s'est approchée de moi et m'a dit très vite:

— Allez chez M. René Dubreuil, rue Nollet, numéro 53.

— Qu'est-ce qu'il faut lui porter? me dit-elle.

— Bien, seulement lui dire deux mots: Fontainebleau. Eva.

— Eva! Fontainebleau! oh! merci, mon brave, merci mille fois! s'écria René.

La vérité venait d'apparaître, imprévue, éclatante.

Le jeune homme s'élança vers son bureau, y prit un louis qu'il tendit au vieil homme d'équipe. Celui-ci protesta:

déjà donné dix francs; ma course est payée, fit-il.

— Oui, mais cela ne fait rien, prenez ces vingt francs pour vous remercier du plaisir que vous me faites.

Et René, ravi, exultant de bonheur, reconduisit l'employé.

En se mettant à table, il annonça à sa mère qu'un de ses patrons, parti le matin par la gare de Lyon, avait oublié de prendre différents articles indispensables aux clients qu'il allait visiter, et que lui, René, devait rejoindre M. Larguier après avoir été prendre ces articles rue d'Uzès, au magasin.

— Préparez moi un léger sac de voyage, ajouta le jeune homme, je resterai au moins deux jours absent.

Ce départ subit n'étonna pas Mme de Carol, habituée qu'elle était depuis plusieurs mois aux déplacements de son fils pour sa maison de commerce.

Quant à René, il était littéralement fou; après les angoisses qu'il venait d'éprouver, la certitude inattendue de savoir celle qu'il avait crue à jamais perdue aussi près de lui, le comblait d'une joie inexprimable.

Profitant de l'obligeance dont ses patrons usaient envers lui, obligation due, on le laissa, à l'intervention de l'Américain, René courut jusqu'au magasin, et demanda quarante huit heures de congé, prétextant une affaire de famille à régler.

Le congé lui fut accordé, et deux heures après, le jeune homme, ayant en poche les quelques louis qu'il possédait, prenait le premier train s'arrêtant à Fontainebleau.

Solidité par les cochers d'omnibus des différents hôtels, postés à l'arrivée pour guetter les voyageurs, René refusa de se laisser embarquer dans une de ses lourdes guimbarres. Sa valise n'était pas grosse, il gravit la rampe et après s'être enquis de la route, il s'engagea dans la belle avenue de platanes qui relie la ville au chemin de fer.

En refusant les offres de service qui lui étaient faites, René avait obéi à deux mobiles:

En première ligne, la nécessité absolue de se loger à bon marché l'obligeait à choisir lui-même un gîte.

Eva que son long séjour au pensionnat de Fontainebleau avait mis au courant des usages de la ville l'avait renseigné.

Il savait que les hôtels somptueux du centre, destinés à recevoir les excursionnistes riches, étaient d'un prix trop élevé pour lui, vu leur luxe et l'admirable confortabilité qu'on y trouve.

Il se souvenait également qu'autour de la ville, dans les faubourgs, il trouverait de petites hôtels, presque des auberges, rendez-vous des peintres, paysagistes, gens souvent peu fortunés.

Cette première raison aurait

pu suffi à tout autre personne que René, en quête d'économie, mais l'amoureux d'Eva en avait une seconde, ayant pour lui une importance peut-être plus capitale encore que la première.

En suivant à pied la longue et poussiéreuse route qui le conduisait au cœur de la ville, il se proposait d'examiner avec soin les belles propriétés placées sur chacun de ses côtés, bercé qu'il était du doux espoir de voir apparaître celle pour laquelle il était venu.

Ces beaux projets furent défaits par un détail bien prosaïque: René s'aperçut tout à coup qu'il mourait de faim.

Depuis deux jours au moins il avait négligé complètement ses repas, de telle sorte que la nature, ses vingt-quatre ans aidant, le mettait en demeure de réparer cet oubli.

Pour comble, une coquette et pimpante petite auberge, "Au Rendez-Vous des Peintres", lui montra au bord de la route ses tables à nappes blanches, encadrées par des caisses contenant des trépanes en fleurs dont le parfum grisait venait jusqu'à lui.

Comme il s'était arrêté devant ce spectacle, une accorte servante s'avança en lui annon